

Du territoire au texte
Récit d'une quête de vision dans *Ourse bleue* de Virginia
Pésémapéo Bordeleau

Martin Hébert

Number 162, Summer 2011

Littérature amérindienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, M. (2011). Du territoire au texte : récit d'une quête de vision dans *Ourse bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau. *Québec français*, (162), 35–37.

DU TERRITOIRE AU TEXTE

RÉCIT D'UNE QUÊTE DE VISION DANS *OURSE BLEUE*

DE VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

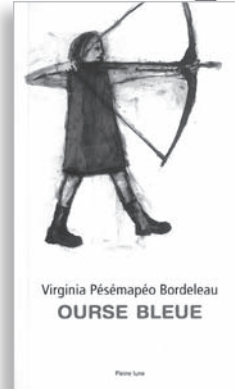
PAR MARTIN HÉBERT*

Le développement des littératures amérindiennes d'expression française au Québec contribue à communiquer des univers intimes et riches qui résonnent, certes, auprès des Autochtones, mais qui participent également à l'ouverture de nouveaux horizons pour un lectorat allochtone¹ qui n'a pas toujours eu la chance d'avoir des contacts personnels avec les Premières Nations. Dans les pages qui suivent, il sera question du rapport au territoire tel qu'il est exprimé dans le roman *Ourse bleue*² de Virginia Pésémapéo Bordeleau, une auteure née en 1951 d'une mère crie et d'un père métis. La trame organisatrice de cet ouvrage est un récit dans lequel la narratrice entreprend une quête pour aller retrouver les ossements de son grand-oncle, mort lors d'une excursion solitaire de chasse plusieurs décennies plus tôt. Même si le roman lui-même contient beaucoup plus que le récit de cette quête et explore de multiples dimensions de la vie émotionnelle de la narratrice, de son passé, de sa famille et des épreuves auxquelles elle doit faire face, la recherche des ossements du grand-oncle George nous ouvre, dans ce texte, une fenêtre sur un rapport au territoire qui mérite, à lui seul, que l'on s'y attarde.

Un état des lieux

Les questions territoriales sont, comme on sait, au cœur des rapports politiques entre Autochtones et Allochtones au Québec. Le territoire fait l'objet de revendications, de jugements, de traités, de règlements et de multiples autres démarches et arrangements administratifs. L'importance de ces moyens politiques et juridiques pour régir l'accès et les droits au territoire est incontestable. Leur importance est aussi indéniable dans la construction d'une vie digne par les Premières Nations pour elles-mêmes et dans la cohabitation harmonieuse entre les peuples. Mais l'attention médiatique consacrée à ces questions politiques, surtout lorsque contrastée avec le traitement anémique des autres aspects des réalités des Premières Nations dans les médias québécois, fait souvent oublier que, derrière ces grands dialogues de nation à nation, existent également des rapports subjectifs au territoire qui, eux, se vivent dans l'intimité et la discrétion. La forme romanesque, peut-être plus que toute autre forme d'expression artistique, et certainement infiniment plus que tout discours politique ou juridique, semble un point de départ intéressant dans le développement de rapports d'empathie entre divers publics, unis momentanément dans le partage des expériences de la narratrice et dans le déploiement de son imaginaire du territoire.

Le roman *Ourse bleue* est divisé en deux grandes sections intuitives, respectivement, « Le voyage vers la Baie James » et « Le voyage intérieur ». Comme le découvrira rapidement le lecteur, le premier voyage sera le stimulus qui déclenchera le second. « Tu ne voudrais pas connaître les noms de tes arrière-arrière-grands-parents ? » (p. 30) demande un ami d'enfance à la narratrice lorsque celle-ci se présente, pratiquement en touriste à ce stade précoce du récit, dans les bureaux



du Conseil de Bande de Waskaganish. La rencontre qui s'ensuit avec l'un des généalogistes du village, Stanley Domind, sera déterminante.

Voyage dans le passé

Généalogie, mémoire et territoire sont inextricablement liés dans l'imaginaire que déploie l'auteure d'*Ourse bleue*. La première conversation entre la narratrice et Domind joue le rôle de catalyseur dans le récit dans la mesure où une forme d'interaction sociale habituelle, soit la recherche de liens généalogiques entre deux locuteurs de la langue crie se rencontrant pour la première fois, ouvre les vannes de la mémoire et fait remonter un mystère non résolu dans la famille : la manière dont George, grand-oncle de la narratrice et grand-père de Stanley, a trouvé la mort. Il est évocateur, ici, que même si Stanley en sait visiblement plus que la narratrice sur George, les circonstances de la mort de l'aïeul ne nous sont pas livrées par le généalogiste. Elles apparaissent plutôt dans le récit sous la forme d'une remémoration, par un retour que fait la narratrice en elle-même et dans son propre passé.

Par un retour en arrière de plus de quarante ans, et à travers le récit que sa koumoume Ka Wapka Oot, sa grand-mère nommée « Qui Est Noire », lui a raconté à l'époque, la narratrice nous présente l'histoire de la mort de George telle qu'elle circule dans la famille. Il s'agit d'un type de récit tragique bien connu chez les trappeurs, relatant les périls auxquels s'exposent ceux qui ont à parcourir le territoire en solitaires : « Elle revint cependant sur le sujet de son beau-frère George qui partit un jour d'hiver pour relever ses pièges, alors que sévissait une cruelle période de disette. Il espérait rapporter quelques castors qui se raréfaient, car trop exploités. [...] George ne revint pas. Après plusieurs jours d'absence, sa famille inquiète envoya des

hommes pour suivre sa piste. Ils revinrent bredouilles avec d'étranges récits... » (p. 38). Ici se révèle un aspect important du récit de George. Il est mort seul sur le territoire, probablement attaqué par des loups, et son corps n'a jamais été retrouvé. Sa famille vit donc depuis plus de quarante ans sans savoir ce qui lui est véritablement arrivé. Mais ce drame est aussi celui de l'esprit de George, qui demeure errant, ne retrouvant plus son chemin vers la paix. L'auteure n'évoque pas directement l'idée, présente dans un certain nombre de cosmologies amérindiennes, d'une âme emprisonnée dans un dédale dont elle ne peut plus sortir sans aide. Mais l'image qui est dépeinte de la forêt où George s'est éteint évoque le même type de confusion. Ce sera, d'ailleurs, le moment du récit où l'environnement forestier paraîtra le plus menaçant dans les descriptions de l'auteure : « Autour de cet endroit, les épinettes étaient tordues, les branches des bouleaux et des trembles cassées ou arrachées de leur tronc. On aurait cru qu'un géant, de ses grandes mains, avait secoué les arbres en les tordant et en tirant sur leurs bras... Saisis d'une grande frayeur, les hommes [partis à la recherche de George] sont revenus sur leurs pas, très vite, aussi vite qu'ils ont pu... » (p. 39).

Des sentiments troubles qui entourent la mort de George, sentiments qui se manifestent jusque dans la perception de la forêt, naîtra peu à peu une quête. Cette quête entreprise par la narratrice sera à la fois matérielle — il s'agira de retrouver le corps de George — et spirituelle. Les moyens mobilisés par la narratrice pour explorer le territoire à la recherche de George représenteront non pas la dualité occidentale entre le matériel et le spirituel, mais plutôt une vision dans laquelle les techniques matérielles et spirituelles permettant d'interagir avec le territoire sont souvent inextricablement liées entre elles.

De la carte au territoire

Un documentaire intitulé *Conflit de chasseurs* réalisé par Hugh Brody et Nigel Markham en 1993, portant sur le mouvement de résistance des Innus face aux vols militaires à basse altitude dans la région de Goose Bay, mettait en relief deux conceptions très différentes du rapport au territoire. Les militaires canadiens que l'on peut voir dans ce film font invariablement référence au territoire en ayant recours à des outils comme la carte géographique, l'écran radar ou encore l'image satellitaire. Les Innus, pour leur part, sont représentés par une famille qui établit un campement sur le territoire, par de jeunes hommes qui marchent dans les marécages devenus des champs de tir et par une action directe au cours de laquelle quelques dizaines d'Innus franchissent la clôture de la base de Goose Bay et décident de l'occuper. Le contraste qu'établissent les réalisateurs est bien connu des anthropologues, et souvent utilisé pour marquer la distinction entre le rapport des Occidentaux au territoire et celui des Amérindiens. Le premier, surtout dans sa variante techno-scientifique moderne, serait souvent marqué par l'abstraction et médié par des outils, alors que le second nécessiterait une présence physique et une expérience vécue sur le territoire. Pour les peuples amérindiens, il y a beaucoup de choses à propos du territoire qui ne se disent pas, mais qui se *montrent*. Pour la science et la technique occidentales, les représentations abstraites du territoire nous aident à voir des choses invisibles à celui qui n'aurait que ses cinq sens pour l'appréhender. La carte géographique serait l'un de ces outils.

Dans *Ourse bleue*, la narratrice, qui poursuit sa quête pour retrouver les restes du grand-oncle George, vient brouiller cette dichotomie dans bien des cas trop réductrice en montrant que la découverte du territoire est une entreprise qui doit mobiliser l'ensemble de l'expérience humaine. Elle aborde le territoire où a disparu George tant par l'intermédiaire de la carte géographique, du récit (en se remémorant la narration que lui a léguée koumoume Ka Wapka Oot), du rêve, que par la fréquentation physique du lieu en question. La quête qui est relatée est une expérience humaine totale, laquelle doit être mise à contribution pour restaurer l'harmonie rompue.

Deux fois, au cours de sa recherche, la narratrice a recours à l'utilisation de cartes géographiques. La première lui est fournie par le collègue archiviste de Stanley, un Américain nommé Tom : « Il fouilla parmi des rouleaux de cartes du territoire cri. Il en déroula une vieille, qu'il manipula avec soin et l'étendit sur l'immense table trônant au milieu de la salle. De son doigt, il m'indiqua une partie encerclée de rouge. "C'est le territoire de trappe de George" me dit-il » (p. 42). Mais bien sûr, la carte n'est pas le territoire. En elle-même, elle ne permet pas de retrouver les restes de George. D'autres modes de savoir sont nécessaires pour donner vie à la perception statique, lointaine, qu'offre la carte. Le rêve joue ici un rôle central pour transformer le récit et l'image en expérience.

Il faudrait une analyse beaucoup plus longue pour examiner l'abondante utilisation du rêve dans *Ourse bleue*. Du début à la fin du récit, la narratrice découvre ses talents de rêveuse, apprend à surmonter les préjugés que son éducation catholique lui a inculqués vis-à-vis de cette manière d'interagir avec le monde et, finalement, restaure l'harmonie dans sa propre vie et dans celle des autres grâce à ce don. Le rêve est la véritable ressource dont dispose la narratrice et, comme dans d'autres aspects de sa vie, joue un rôle clé dans le rapport qu'elle entretient au territoire. Le rêve, en outre, permet d'outrepasser les limites qu'impose la carte géographique à notre connaissance du territoire et de son histoire.

C'est au cours d'une séance shamanique que la narratrice a une vision déterminante. Aidée par Malcom, l'Homme Caribou, et par Patricia, la femme-médecine qui l'accompagne, il lui est possible d'atteindre un degré de contrôle inégalé jusqu'à maintenant pour elle et de survoler le territoire où George a perdu la vie. La carte produite à la suite de cette expérience relatée en détails dans le roman s'avère nettement supérieure aux autres cartes géographiques occidentales utilisées pour trouver la petite île au milieu de la rivière Rupert, où George a perdu la vie : « Sur une feuille, je dessine de mémoire la forme de l'île, la pierre fracassée à l'ouest et les trois îlots à l'est, détails invisibles sur la carte. J'ajoute le bouleau, pour faire de l'effet. Eddy ne rit plus, étonné : " Yes, it's like that! How do you know those details? " » (p. 187). La quête de vision de la narratrice permet de connaître des « détails invisibles sur la carte ». Une autre manière de connaître ces détails, une autre forme d'expérience que la narratrice doit vivre pour venir en aide à l'esprit égaré de George, sera de se rendre physiquement sur le territoire.

Du rêve au territoire

Tout au long du roman, les récits de rêves et de voyages physiques sur le territoire s'entrecourent. La narratrice, en vacances, parcourt le territoire cri en voiture. Elle se remémore les étés passés au campe-

ment familial. Elle visite les territoires dévastés par les projets hydro-électriques de la rivière Rupert. Puis elle se rend sur le territoire qu'elle a vu en rêve lors de la séance shamanique conduite par Malcom et Patricia. Le voyage vers la petite île s'amorce également à l'aide d'une carte géographique. Mais dans ce cas-ci, la carte est en dialogue non pas avec le monde du rêve, mais plutôt avec le monde social cri. Elle sert à connaître le nom de la personne qui a hérité du territoire où les ossements de George gisent toujours.

Eddy Métamescum devient ainsi le guide de la petite expédition et, en quelque sorte, l'interprète de la vision de la narratrice en liant les descriptions qu'elle en fait avec des caractéristiques du paysage. Eddy n'est pas dépeint comme un personnage sympathique, la narratrice le décrit comme un macho et un arrogant. Mais il est présenté comme un intermédiaire social nécessaire. Il est implicite, dès que le territoire à explorer est défini, que toute expédition sur ce dernier doit se faire avec la participation de la famille qui le fréquente. L'imbrication entre le rêve, le monde social et la fréquentation du territoire développée dans les pages d'*Ourse bleue* est très subtile et complexe. Mais la présence d'Eddy dans le récit nous rappelle qu'il serait impossible de réaliser la quête, de venir en aide au grand-oncle décédé, sans savoir s'orienter dans chacune de ces sphères de l'expérience humaine : le monde onirique, les rapports sociaux et le territoire physique.

Grâce à la capacité de la narratrice de naviguer dans ces expériences complexes, et surtout grâce à l'aide que lui apportent ses guides dans chacune de ces sphères, les ossements sont finalement retrouvés sur l'îlot rêvé lors de la séance shamanique. La découverte des ossements marquent la fin de la quête de Stanley, le petit-fils de George, mais pour la narratrice, le terme de la quête est plutôt vécu en rêve. Non seulement les causes du décès de George sont-elles finalement élucidées, mais la narratrice acquiert aussi la certitude que l'esprit errant du grand-oncle a trouvé son chemin vers la paix : « Je marchais avec l'esprit de George [...] Ça va aller. Je rêvais de George ; en fait, il me parlait. Son esprit me parlait. Il espérait voir un troupeau de caribous. Son cœur a lâché. Il est mort d'un arrêt cardiaque... Fatigue, faim, froid et peur. Des loups le suivaient, il n'y avait plus de gibier nulle part » (p.191). Ce récit se termine par une courte phrase : « Il est parti maintenant ». Après avoir exploré le monde du rêve, sa propre mémoire et son propre arbre généalogique, voire le territoire lui-même, la narratrice a finalement réussi à porter secours à son grand-oncle. L'harmonie entre les vivants, les morts et le territoire est rétablie.

Du territoire au texte

Le roman de Virginia Pésémapéo Bordeleau est un récit extrêmement riche et nous n'aurons certainement pas réussi à lui rendre justice en quelques pages. L'intention ici n'était pas de l'interpréter dans son ensemble. Si tel avait été le cas, on pourrait certainement nous reprocher d'avoir délibérément omis de commenter plusieurs éléments extrêmement importants de cette histoire. La raison pour laquelle nous avons choisi de nous attarder à la quête des ossements du grand-oncle George est que cette dimension du récit dévoile un rapport complexe, et subjectif, au territoire, qui est souvent mal compris par le public allochtone au Québec. L'omniprésence des discours politiques et juridiques autour des questions territoriales autochtones nous éloigne collectivement des réalités vécues et explorées dans *Ourse bleue*. En transmettant au public, et sous la forme écrite, des expériences qui sont généralement communiquées dans l'oralité... et l'intimité, l'auteure crée un espace propice au rapprochement entre des visions du monde. Ces visions sont, certes, différentes l'une de l'autre : la distance entre le monde des Blancs et celui des Premières Nations est exprimée tout au long du récit. Mais l'acte même d'écriture crée un lieu d'empathie, d'immersion dans un monde où le territoire est mieux connu en rêve qu'à la lecture d'une carte, dans un monde où la disparition d'un chasseur, restée inexploquée pendant plusieurs décennies, deviendra prétexte à une quête de vision, à une réconciliation avec le passé, à un séjour ardu sur le territoire, à une catharsis individuelle et collective rendue urgente par la menace imminente de voir l'île où gisent les ossements du grand-oncle George submergée par le bassin de rétention d'un barrage hydroélectrique en construction. C'est toute l'étendue, la diversité et la complexité de ce rapport au territoire qui, en définitive, doivent être comprises pour que s'établisse un dialogue à visage humain autour des questions territoriales. Un roman comme *Ourse bleue* y participe sans l'ombre d'un doute. □

* Anthropologue et Directeur du Centre Interuniversitaire d'Études et de Recherches Autochtones (CIÉRA), Université Laval.

Notes

- 1 En Amérique du Nord, les Allochtones sont les personnes qui ne sont ni issues des Premières Nations, ni Métis, ni Inuit. Le terme est généralement employé pour désigner les descendants des colons européens, mais s'applique également aux personnes issues d'une migration plus récente en provenance d'autres continents.
- 2 Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Ourse bleue*, Éditions Pleine Lune, Montréal, 2007, 204 pages.

> Quand la presse ne suffit plus...


LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent



> Plus de 250 articles
sur le livre et la lecture

www.librairiemonet.com/blogue

 Librairie
Monnet